Acta fabula
Revue des parutions
vol. 22, n° 9, Novembre 2021
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.13681

Repenser l'identité nationale de la Corée à partir des frontières

Rethinking Korea's national identity based on borders

Inhye Hong

KO In-hwan, , [*Littérature qui franchit les frontières*], Séoul, Gukhak-jaryowon, 2015, en lien avec HWANG Sok-yong, 『 』 [*Barideki*], Changjakgua Bipyeongsa, 2007 (*La Princesse Bari*, tr. CHOI Mikyung et Jean-Noël Juttet, Arles, Éd. Philippe Picquier, 2015).

Pour citer cet article

Inhye Hong, « Repenser l'identité nationale de la Corée à partir des frontières », Acta fabula, vol. 22, n° 9, Mythe et fiction : frontières de l'histoire, Novembre 2021, URL : https://www.fabula.org/revue/document13681.php, article mis en ligne le 02 Novembre 2021, consulté le 01 Mai 2025, DOI : 10.58282/acta.13681

Ce document a été généré automatiquement le 01 Mai 2025

Inhye Hong, « Repenser l'identité nationale de la Corée à partir des frontières »

Résumé - Nous proposons, dans ce compte rendu, une lecture croisée d'un essai d'In-hwan Ko, 『 , 』[*Littérature qui franchit les frontières*], et d'un roman de Sok-yong Hwang 『 』[*La Princesse Bari*]. Dans un premier temps, nous parcourons l'ouvrage critique de Ko dans son ensemble. Professeur d'université et critique littéraire, In-hwan Ko y réunit douze articles issus de dix ans de recherches au sein de l'Institut de recherche des études coréennes. Réunis par la question de l'imagination transfrontalière, ces articles, classés en trois parties qui esquissent son parcours académique, illustrent l'intérêt que l'auteur porte aux discours littéraires du monde non-occidental et son souci d'établir une théorie littéraire indépendante des courants anglo-saxons et européano-centristes. Le deuxième temps de ce compte rendu traitera, plus précisément, de la première partie du livre, consacrée à la littérature de la diaspora coréenne. Nous essaierons de comprendre, par le biais de la notion de (恨, haan), de quelle manière l'identité nationale coréenne brisée se reconstruit à travers la littérature diasporique. Enfin, dans un troisième temps, nous nous proposons d'approfondir notre lecture en revenant sur le premier chapitre de la première partie de Littérature qui franchit les frontières.

Mots-clés - Littérature coréenne

Inhye Hong, « Rethinking Korea's national identity based on borders »

Summary - In this review, we offer a cross-reading of an essay by In-hwan Ko 『 , 』[*Literature that crosses borders*] and a novel by Sok-yong Hwang 『 』[*Princess Bari*. First, we look at Ko's critical work as a whole. In-hwan Ko, a university professor and literary critic, brings together twelve articles from ten years of research at the Research Institute of Korean Studies. These articles, which are divided into three parts, illustrate the author's interest in the literary discourses of the non-Western world and his concern to establish a literary theory independent of Anglo-Saxon and European-centric currents. The second part of this review will deal, more precisely, with the first part of the book, devoted to the literature of the Korean diaspora. We will try to understand, through the notion of (恨, haan), how the broken Korean national identity is reconstructed through diasporic literature. Finally, in a third step, we propose to deepen our reading by returning to the first chapter of the first part of Literature Across Borders.

Ce document a été généré automatiquement le 01 Mai 2025

Repenser l'identité nationale de la Corée à partir des frontières

Rethinking Korea's national identity based on borders

Inhye Hong

.

Des althéas épanouis à trois mille li[1]*, des fleuves et des montagnes splendides*

Oh les Coréens, qu'ils vivent en Corée, qu'on la protège à jamais[2]*.*

Le refrain de l'hymne national de la Corée, adopté vers 1940 — avant la partition du pays — par le gouvernement provisoire de la République de Corée confirme d'emblée la trinité formée par la péninsule coréenne (, *trois mille li*), le peuple coréen (, *les Coréens*) et l'État coréen (, *Corée*, qui signifie littéralement le pays du peuple coréen)[3]. Pour les Coréens qui occupent, depuis plus de 5 000 ans, le même espace géographique et utilisent la même langue, qui ont maintenant une homogénéité ethnique relativement élevée, l'identité nationale (identité comme sentiment qu'un sujet entretient à l'égard des caractéristiques physiques, linguistiques, culturelles lui permettant de se distinguer des autres) équivaut à une identité au sens qualitatif (selon le principe d'identité des indiscernables de Leibniz).

(*hanbando*, péninsule coréenne), (*hanminjok*, peuple coréen), (*hanguk-eo*, langue coréenne), (*Daehan-minguk*, République de la Corée)… : (韓, *han*) est un

[1] *Une unité de mesure chinoise de distance largement utilisée en Asie, dont la Corée. En Corée où un* li *correspond à 0.4 km, « trois mille li signifie », par métonymie, la péninsule coréenne, étant donné que sa longueur (d'*Onseong*, l'extrémité Nord à* Jeju*, l'île au sud du pays) fait environ 1 200 km.*

[2] *La chaîne nationale de la Corée, KBS, propose la traduction suivante du refrain de l'hymne national : « Des hibiscus à perte de vue, des fleuves et des montagnes splendides / Protégée par son peuple, que vive à jamais la Corée ! » (http://world.kbs.co.kr/service/contents_view.htm?lang=f&board_seq=370378, consulté le 13 août 2021). Nous proposons ici une autre traduction, plus fidèle au sens littéral, afin de souligner l'identité nationale qui marque l'hymne national.* Notre traduction.

[3] La composition de cet hymne national date de 1935 (les paroles sont rédigées en 1919). Depuis, il a été chanté dans toute la Corée jusqu'à l'indépendance du pays, malgré l'oppression du Japon. Après la partition du pays en 1945, il est resté l'hymne national en Corée du Sud, qui a hérité du nom de République de Corée (, *Daehan-minguk*), tandis qu'en Corée du Nord, on a adopté un autre hymne national : le « Chant patriotique ».

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

nom initialement donné au peuple qui occupait le sud de la péninsule coréenne. Les trois premières confédérations des pays tribaux s'appelaient *Mahan*, *Byunhan*, *Jinhan*. Selon les textes anciens, ces trois pays, qui entretenaient des échanges à la faveur d'une certaine continuité culturelle et linguistique, se nommèrent communément *Samhan* (trois *Han*s). Il y avait là, semble-t-il, une forme rudimentaire de communauté nationale. Toutefois, la véritable identité nationale en tant qu'entité mono-ethnique émergea vers ce que l'on nomme la période de Silla unifié (viie siècle). Bien que le nom du pays ait changé d'un royaume à l'autre, aux yeux des pays voisins, cette zone géographique fut toujours *Joseon*[4] ou *Hanguk*, pays (*guk*) du peuple *Han*.

Le mythe de l'État-nation mono-ethnique, que les Coréens ont toujours maintenu en luttant contre les puissances étrangères, s'est effondré au début du xxe siècle, avec l'entrée dans la Modernité. La colonisation japonaise provoqua, directement et indirectement, une diaspora coréenne au Japon, en Chine et plus largement en Asie centrale[5]. Après l'indépendance en 1945, le pays fut divisé en deux zones, conformément à une décision imposée par l'ONU. Avec l'industrialisation, une grande partie des Coréens quittèrent la campagne, et s'approprièrent les valeurs modernes de la vie urbaine. Les frontières qui séparent *nous* des *autres* et sous-tendent tout sentiment d'appartenance passèrent désormais *entre nous* : entre les Coréens vivant dans le territoire historique et les Coréens vivant en dehors de la péninsule, entre les Coréens citoyens des États modernes et les Coréens appartenant à un pays qui n'existe plus, entre les Coréens du Sud et les Coréens du Nord, entre le *moi* coréen nostalgique des valeurs traditionnelles et le *moi* coréen en phase avec le quotidien moderne… Les frontières issues du mythe de l'État-nation mono-ethnique sont, de ce fait, devenues particulièrement floues et la trinité identitaire a perdu sa fonction fondatrice. Aussi s'agit-il, pour rendre compte de l'identité coréenne, de parcourir l'ensemble des frontières, géographiques, politiques, symboliques ou existentielles, dont la traversée est constitutive de l'identité coréenne. Quel est le levier intrinsèque de ce changement de paradigme ? Que signifie, pour les Coréens, cette nouvelle identité coréenne où les frontières

[4] Ce nom tire son origine de la transcription en caractère chinois du nom du premier pays coréen, *Asadal* : *Gojoseon* (?-108 *av. J.-C.*), est un nom qu'on a donné ultérieurement à ce pays, afin de le distinguer d'un autre pays qui s'appelait *Joseon* (1392-1897), « *go-* » étant un préfixe signifiant l'antériorité.

[5] Une grande partie des Coréens au Japon sont descendants des ouvriers déportés pendant la colonisation. Quant aux diasporas coréennes en Chine, des Coréens avait déjà trouvé refuge en Mandchourie contre la famine et la corruption alors généralisées en Corée. S'y ajoutent des résistants qui avaient pris part au mouvement d'indépendance ainsi que des militants de l'armée indépendantiste qui s'étaient réfugiés en Chine. Leurs descendants, appelés Joseonjok, habitent principalement au nord-est de la Chine (Préfecture autonome coréenne de Yanbian). Les ancêtres de (Goryeo-saram, Корё-сарам) furent des résistants et des commerçants coréens qui avaient immigré en Mandchourie-Extérieure (Le Primorié actuel) pour fuir l'oppression japonaise. En 1937, Staline prit la décision de les déporter en Asie centrale, par crainte des espions au service du Japon.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

sont internes aux sujets ? Comment la littérature rend-elle compte de ces mutations ?

Afin de répondre à ces questions, nous proposons, dans ce compte rendu, une lecture croisée d'un essai d'In-hwan Ko, 『 , 』[*Littérature qui franchit les frontières*], et d'un roman de Sok-yong Hwang 『 』[*La Princesse Bari*].

Dans un premier temps, nous parcourons l'ouvrage critique de Ko dans son ensemble. Professeur d'université et critique littéraire, In-hwan Ko y réunit douze articles issus de dix ans de recherches au sein de l'Institut de recherche des études coréennes. Réunis par la question de l'imagination transfrontalière, ces articles, classés en trois parties qui esquissent son parcours académique[6], illustrent l'intérêt que l'auteur porte aux discours littéraires du monde non-occidental et son souci d'établir une théorie littéraire indépendante des courants anglo-saxons et européano-centristes.

Le deuxième temps de ce compte rendu traitera, plus précisément, de la première partie du livre, consacrée à la littérature de la diaspora coréenne. Nous essaierons de comprendre, par le biais de la notion de (恨, *haan*), de quelle manière l'identité nationale coréenne brisée se reconstruit à travers la littérature diasporique.

Enfin, dans un troisième temps, nous nous proposons d'approfondir notre lecture en revenant sur le premier chapitre de la première partie de *Littérature qui franchit les frontières*. En effet, ce chapitre liminaire qui expose la notion d'imagination transfrontalière, traite plus particulièrement de *La Princesse Bari* de Hwang, roman au cœur de notre problématique. L'importance de ce roman est double, puisque d'un côté, il expose le processus par lequel l'imagination transfrontalière reconstruit l'identité coréenne en s'appuyant sur le *haan*, cette émotion traditionnelle que partagent les diasporas coréennes, et que d'un autre côté, il rend compte de cette nouvelle identité dans le contexte mondial. S'ajoute à cela un troisième intérêt, plus pragmatique : ce roman est accessible en traduction aux lecteurs français. D'où l'organisation atypique de notre compte rendu : nous prolongerons la présentation analytique de l'essai de In-hwan Ko par une lecture d'ordre plus personnelle de *La Princesse Bari*, en nous inspirant néanmoins d'idées développées par le critique coréen dans le premier chapitre de son essai — c'est d'ailleurs la première moitié de ce chapitre, directement consacrée au roman de Hwang, qui se trouve traduite pour accompagner ce compte rendu.

[6] « Personnellement, mon intérêt littéraire a connu un tel élargissement d'horizon : 'littérature de la Corée du Sud → littérature de la Corée du Nord → littérature de la diaspora → littérature asiatique → littérature du monde non-occidental/littérature du monde' » (p. 5). *Toutes les traductions viennent de l'auteur du compte rendu.*

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

L'imagination transfrontalière : nouvelle tendance littéraire & quête d'identité

La première partie du livre, intitulée : « La scène de la littérature diasporique », propose un panorama du récit diasporique. Sont prises en compte respectivement la défection de certains Nord-Coréens, la tension qu'éprouvent ces derniers lorsqu'ils intègrent la société sud-coréenne, enfin leur errance dans une « zone entre deux frontières » (p. 69). Tandis que la diaspora des réfugiés nord-coréens remet en cause la réalité de la partition et conduit à s'interroger sur les formes éventuelles d'une littérature de la réunification, la littérature du *Joseonjok* et des *Goryeo-sarams* questionne directement la frontière de la littérature coréenne. Qu'appelle-t-on « littérature coréenne » ? S'agit-il d'œuvres littéraires publiées dans la péninsule coréenne ou d'œuvres écrites en coréen ? Ou encore d'œuvres dues à des auteurs d'origine coréenne (quelle que soit la langue dans laquelle ils écrivent) ? Cette difficulté conduit In-hwan Ko à voir dans la littérature des diasporas coréennes le point de contingence entre la littérature coréenne et la littérature mondiale.

Dans la deuxième partie, intitulée : « La chair de la littérature nord-coréenne », l'imagination transfrontalière est envisagée à deux niveaux. La première frontière que la littérature franchit est celle de la Corée du Nord en tant qu'État moderne avec ses particularités socio-politico-idéologiques. La seconde est celle dont le sujet littéraire fait l'expérience au sein de la littérature nord-coréenne. Ko avance d'entrée de jeu qu'« afin de comprendre la littérature nord-coréenne, il faut une réflexion flexible capable d'envisager le régime politique et la littérature simultanément » (p. 111). En effet, en Corée du Nord, les œuvres littéraires sont soumises à la politique artistique du Parti, et exaltent la légitimité du régime, la gloire du Parti, et la pureté absolue de l'idéologie, au détriment des sentiments individuels. Ce qui retient davantage l'attention de Ko dans la littérature nord-coréenne, c'est cette seconde frontière qui se concrétise progressivement à l'intérieur même de la première, tout en lui résistant. Ko remarque qu'à partir des années 1980, commencent à émerger un sentiment de la vie quotidienne et un « désir individuel en antagonisme avec l'idéologie du régime » (p. 117). Le *moi* littéraire que l'on peut trouver dans les œuvres de Dae-hyun Nam et de Nam-ryeong Baek se développe à la frontière entre l'individu et le collectif, entre le désir et l'idéologie, entre la vie quotidienne et le passé absolu. Selon Ko, l'imagination transfrontalière ménage ici un lien entre la littérature sud-coréenne valorisant l'esthétique et la littérature nord-coréenne dominée par l'idéologie.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Dans la troisième partie, intitulée : « La littérature coréenne et l'imagination des frontières », sont prises en compte diverses frontières qui se croisent au sein de la littérature coréenne. Le chapitre consacré à « L'Afrique dans le roman coréen » expose trois romans dont l'histoire se déroule en Afrique. Le critique cherche à faire de la frontière un moyen de communication, d'entente et de solidarité entre les littératures du monde non-occidental. La frontière entre réalité et Idéal, entre monde séculier et monde transcendant, entre littérature et religion que Ko découvre dans *Maewoldang Kim Si-seup* de Mun-ku Lee, aussi bien que celle entre Histoire et roman, entre archives et imaginaire qui définit le roman de Byeng-Ju Lee sont un espace où se concrétise l'effort du *moi* littéraire pour dépasser ses propres limites comme celles de l'époque où il vit. Cependant, dans la mesure où ce *moi* littéraire ne se confond pas entièrement avec l'écrivain, cette frontière s'identifie à celle inconsciemment vécue par tous les lecteurs. En dernier lieu, In-hwan Ko examine la frontière dessinée entre la Corée pré-moderne et la Corée moderne à travers *La Chambre solitaire* et *Prends soin de maman* de Kyung-sook Shin. Le critique rend compte du succès de Shin auprès du grand public par sa quête de signification de la nostalgie que partagent les Coréens ayant vécu le passage de la campagne à la ville, de la collectivité (famille) à l'individu, de l'éthique et de la raison au désir et à la sensibilité.

Ainsi In-hwan Ko réussit-il, dans *Littérature qui franchit les frontières*, à saisir à travers le concept d'« imagination transfrontalière » une tendance de la littérature coréenne indépendante des courants littéraires dominés par les théories anglo-saxonnes. De plus, il fait d'elle une caractéristique de la littérature coréenne au sein de la littérature mondiale. En se fondant sur les études préétablies, Ko présente enfin une idée générale de la manière dont le milieu critique coréen se situe sur ces questions. Reste qu'en dépit de l'intérêt que présente la notion d'« imagination transfrontalière », le critique ne précise malheureusement pas la nature de ce « quelque chose » qui fait de la frontière un trait foncièrement coréen. Ce manque est dû, sans doute, au fait que Ko se concentre sur le franchissement de la frontière entre le *nous* et le monde, dans l'objectif de resituer la littérature coréenne au sein de la littéraire mondiale.

C'est pour cette raison que nous aimerions approfondir la première partie qui traite de l'identité nationale des Coréens ( ) résidant hors de la Corée-État moderne, voire à l'extérieur de la péninsule coréenne en tant que lieu de vie, identité formée, concrétisée et exprimée dans la littérature diasporique. Cette partie laisse apparaître — sans que l'auteur le précise — la nature même de cette nouvelle identité propre au temps où le mythe identitaire s'effondre, ainsi que le sens de cette frontière en *nous*, intérieure aux Coréens. C'est pourquoi nous allons revenir, dans un deuxième temps, sur les cinq premiers chapitres de l'essai, de manière à

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

préciser ce que partagent les différents types de la littérature de la diaspora coréenne, et qui constitue, par conséquent, leur identité commune. Ce *quelque chose* qui inspire l'imagination transfrontalière sert, nous allons le voir, à constituer la valeur la plus coréenne.

Haan, ou l'espace émotionnel de l'imagination transfrontalière

가 가 / 가 .

/ 가 .

/ .

/ 가 .

Partirez-vous ? Vraiment, partirez-vous ? / Vous allez partir en m'abandonnant ?

Comment pourrais-je vivre / Si vous partez sans moi ?

J'aimerais vous retenir / Mais j'ai peur que vous ne reveniez pas, si je vous désole.

Je vous laisse partir, vous qui m'attristez / Donc revenez comme vous partez.

- 가 [*Gasiri*, *Partirez-vous*], auteur inconnu, chant folklorique de Goryeo[7]

Dans la dernière strophe de 「가 」[*Gasiri*] se mélangent la rancune envers son amant qui l'abandonne, le chagrin de le laisser partir, la résignation devant la séparation irrévocable, et l'espoir malgré tout maintenu. Cette strophe met en scène [*haan*], un sentiment indispensable pour comprendre la littérature classique de la Corée.

D'après les anthropologues, le *haan* est le sentiment le plus typiquement coréen. Il s'agit d'un sentiment complexe qui naît de la sublimation de la rancœur vis-à-vis du monde hors de son contrôle, et de la tristesse venant de l'écart entre sa situation et la réalité, deux afflictions longtemps refoulées et intériorisées. Lorsque la volonté de soumission et de nihilisme se transcende en volonté de vie, là se manifeste le *haan*. Cet état d'esprit que la psychologie moderne classerait comme *embitterment* (amertume), jette un clin d'œil vers le mot portugais *saudade*, également intraduisible. À certains égards, le *haan* est une émotion étroitement liée aux frontières : les Coréens l'ont développée à travers l'histoire des invasions et des exploitations, la déception permanente due à la hiérarchie sociale confucianiste et

[7] Le dernier verset de chaque strophe sert de refrain : « 가 » [*Wi jeung-jeulga Daepyeongseongdae*]. Il est doté uniquement d'une fonction mélodique.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

au phallocentrisme, ou encore la pauvreté et la frustration due à l'accaparement des richesses par les nobles. Or, paradoxalement, le *haan* contribue à établir une identité (donc une unité) chez les Coréens en tant que groupe partageant la même identité culturelle et émotionnelle. En s'efforçant de situer la littérature coréenne par rapport aux courants littéraires des diasporas coréennes, In-hwan Ko constate :

> Il est grand temps de prêter l'attention à un nouvel aspect de la littérature diasporique des réfugiés nord-coréens qui élargit son horizon pour devenir la littérature du monde, au-delà de la littérature de la partition. On ne peut plus réduire la littérature de la diaspora coréenne au sentiment d'appartenance à une collectivité, fondée sur la mono-ethnicité, aujourd'hui ternie. Il faut chercher de nouvelles possibilités littéraires, à travers les modes de vie de la diaspora luttant contre la division de la Nation d'un côté et la violence de l'État-nation moderne de l'autre. (p. 63)

Si plusieurs formes de la littérature diasporique présentées dans la première partie témoignent d'une certaine concordance, malgré les différences qui se creusent entre les diasporas, cela tient à ce que l'imagination transfrontalière que déploie la littérature diasporique se nourrit, inévitablement, de *haan.*

Dans « Le récit de défection des nord-coréens et l'imagination littéraire transfrontalière », *La Princesse Bari* de Sok-yong Hwang et *Rina* de Young-sook Kang illustrent l'imagination transfrontalière littéraire qui, « à travers le chemin d'épreuve du sujet moderne et l'errance du sujet post-moderne, interroge à la fois l'intérieur et l'extérieur de l'État-nation moderne » (p. 39-40). Comme d'autres réfugiés nord-coréens, Bari et Rina franchissent la frontière du pays pour survivre, mais elles ne peuvent vivre qu'en avançant sans arrêt vers de nouvelles frontières, sans pouvoir jamais appartenir à l'au-delà de la frontière. Selon Ko, le *haan* assigne pour tâche à la littérature de réfléchir aux moyens de réconcilier les valeurs modernes et les valeurs postmodernes.

La Vie privée de l'État d'Eung-jun Lee ainsi que *Le Fantôme* de Heejin Kang présentés dans le deuxième chapitre évoquent l'intégration des citoyens du Nord dans la société du Sud. Eung-jun Lee imagine une dystopie où règne, après la réunification, le mépris vis-à-vis des coréens du Nord. Heejin Kang décrit, de son côté, la triste réalité des *saeteomins*[8], partagés entre la nostalgie du pays natal où ils ne veulent jamais retourner et l'hostilité de leur nouveau lieu de vie où ils se sentent abandonnés. La vie des Nord-Coréens sans cesse exposés à l'oppression du capitalisme est marquée par le *haan.* Ce qui rappelle, d'un côté, que les Nord-Coréens font partie, malgré le rejet dont ils font l'objet, du même peuple et partagent le même spectre émotionnel ; et encourage, par ailleurs, à résister à la

[8] , « nouveaux habitants ». Il s'agit d'un nom qu'on donne aux Nord-Coréens qui s'installent, après la défection, en Corée du Sud, leur nouveau (, *sae*) lieu (, *teo*) de vie.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

contradiction sociale introduite par la division, en leur permettant d'« explorer, dans le désespoir et la déception mêmes, la possibilité du changement » (p. 50).

In-hwan Ko montre, dans le troisième chapitre, que *La Partition humaine* de Chul-hoon Jeong est une œuvre qui « élargit l'horizon de la littérature de la partition, jadis correspondant au périmètre spatio-temporel des deux Corées, jusqu'au-delà de la péninsule coréenne » (p. 62). Chumin Han, personnage principal apatride, rêve de retourner dans son pays natal, à savoir la Corée *unie* qui n'existe plus, mais dont il espère la refondation. À travers ce personnage, Ko identifie la question soulevée par les diasporas coréennes. Le *haan* de ceux qui errent entre l'État et le peuple, le régime et l'idéologie en aspirant au jour où ils retourneraient au pays natal : on trouve là le lyrisme des chants des *Goryeo-sarams* que recueille, dans le roman, Chumin Han, et qui ressemblent à la voix des aïeux. Quand leur nostalgie se sublime en *haan* transfrontalier, ne reviendront-ils pas, enfin, chez eux ?

Tandis que dans trois premiers chapitres, Ko étudie la littérature diasporique des écrivains sud-coréens, dans les deux chapitres suivants, il prend en compte les œuvres des écrivains originaires de la diaspora. Il montre que, par l'intermédiaire du *haan*, les œuvres des écrivains non-coréens qui écrivent hors de la Corée, voire en une langue autre que le coréen confluent vers la littérature coréenne. Dans « Une possibilité de la littérature de la diaspora du *Joseonjok* », Ko commente *Le Mythe du xxe siècle* de Hak-cheol Kim. On peut placer ce roman à la fois *sur* la frontière et *au-delà* de la frontière, pour deux raisons. D'un côté, cet auteur de nationalité chinoise mais d'identité coréenne remet en question, en coréen de la diaspora du *Joseonjok*, l'idéologie excluante de l'État qui opprime les minorités ethniques ; d'un autre côté, il revendique une forme d'humanisme universel en privilégiant l'amour pour le pays comme lieu d'habitation, où se trouve le foyer. Le « *haan* » du *Joseonjok* provient des frontières : c'est un peuple doublement altérisé — ils ne sont ni chinois, ni coréens. Mais quand le *haan* se dénoue dans la littérature, cette dernière apporte un regard critique singulier sur la littérature des deux pays, en surmontant les frontières de l'État-nation et du peuple :

> Si l'on aborde la littérature de la diaspora de *Joseonjok* sous l'angle de la « tierce-identité qui erre entre la littérature coréenne et la littérature chinoise », celle-ci apporte un nouveau point de vue, presque choquant sur la littérature des deux pays. Pour la littérature coréenne, elle lui offrira l'opportunité de réexaminer objectivement ce que deviennent le peuple et la Nation en dehors des frontières excluantes ; pour la littérature chinoise, par l'interrogation sur l'identité des minorités ethniques, elle sert de lieu où expérimenter la possibilité d'une société ouverte, dans laquelle différentes valeurs coexistent (p. 81-82)

La littérature coréenne, dont le périmètre s'élargit progressivement, parvient à « imaginer une forme littéraire reflétant la sphère culturelle de la Corée, dépassant

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

l'identité exclusive du peuple et de la Nation » (p. 105). Quant à Anatoli Kim, présenté dans « L'identité et le périmètre de la littérature des *Goryeo-sarams* en Asie centrale », malgré son origine coréenne, il se fit connaître auprès du milieu littéraire de la Russie avec des romans relevant du réalisme fantastique. Ses œuvres, écrites en russe, s'inscrivent dans la tradition littéraire russe et répondent aux besoins de la société russe de l'époque, sans que Kim témoigne d'attachement à ses origines. Toutefois, si elles entrent, malgré tout, en résonance avec la littérature coréenne, c'est parce que ces œuvres se nourrissent, dirait-on, de cette « double identité[9] » déclenchée par la déportation, à savoir le *haan*. À ne souligner qu'un seul côté de sa double identité, l'accès à l'œuvre de Kim reste bloqué : le *haan* des déracinés serait la clé indispensable pour atteindre dans sa plénitude le sens de cette littérature diasporique.

Ce sentiment, le *haan*, n'est pas un souvenir « de la collectivité fondé sur la mono-ethnicité » (p. 63), que l'on pourrait convoquer comme un vestige du passé. Au contraire, il est toujours d'actualité. Il offre un fondement pour l'expérience que partagent tous ceux qui reconnaissent, en eux, une racine coréenne malgré la distance, spatiale et temporelle, les séparant de la Corée pré-moderne *unie* sans frontières intérieures, une identité — et non l'identité — coréenne capable de coexister avec d'autres identités. Si le *haan* sert de point de convergence et offre, au-delà des frontières géographiques et politiques, un minimum de cohésion à la littérature coréenne désormais plus large grâce à la littérature diasporique, ménageant une transition entre la littérature coréenne et la littérature mondiale, comme le remarque In-hwan Ko, c'est parce que cet état d'esprit propre au peuple coréen est, en réalité, largement partagé chez tous ceux qui sont exilés. Nous allons voir que *La Princesse Bari* de Sok-yong Hwang, présentée par Ko dans le premier chapitre de son essai[10], en offre un cas exemplaire.

La Princesse Bari : reconstruire l'identité nationale d'une Corée ouverte sur le monde

Récit organisé, par excellence, à partir de l'imagination transfrontalière, *La Princesse Bari* réussit à reconstruire l'identité coréenne par l'intermédiaire du *haan*. Mieux,

[9] « Anatoli Kim ne peut pas être citoyen coréen même s'il est coréen (du peuple coréen), et ne peut pas être non plus russe (du peuple russe) même s'il est citoyen russe. Il est clair qu'il a puisé l'inspiration littéraire de cette double identité contradictoire. » LEE Jang-wook, 「 」[*Récit fantastique de l'Europe septentrionale*], 『 』[*Le village de Centaure*], Munhaksasangsa, 2000, p. 8, cité dans , [*Littérature qui franchit les frontières*], p. 106.

[10] Pour les citations, nous indiquerons uniquement les pages dans l'édition en français.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

son personnage principal inspiré de Bari, archétype de chamane coréenne guidant les âmes alourdies par le *haan*[11], sublime son propre *haan* et celui de ceux qu'elle rencontre pendant son périple, afin d'ouvrir l'identité coréenne, délimitée par le territoire, sur le monde. Le *haan* devient le vecteur de l'ouverture à l'Autre, d'une harmonie pluraliste et d'une solidarité entre les défavorisés.

Dans le chant chamanique de tradition coréenne[12], Bari, septième fille d'une famille, fut abandonnée par ses parents[13]. Elle accepta néanmoins de partir au bout du ciel de l'ouest (monde des Morts) pour ramener les médicaments qui soigneraient son père mourant. Malgré le chemin plein d'épreuves[14], elle finit par obtenir la fleur de sang, la fleur de respiration, la fleur d'os, ainsi que l'eau de la vie. Ressuscité, le grand roi Ogu lui proposa de lui léguer le royaume, mais la princesse préféra devenir chamane et accompagner les Morts dans leur dernier voyage. En ce sens, l'eau de la vie rapportée par Bari n'était pas uniquement destinée à son père, mais sauve tout le monde.

Le récit du sauveur persécuté qui se transmet oralement d'une génération à l'autre se modernise chez Sok-yong Hwang, à travers le voyage de Bari, réfugiée nord-coréenne. Tandis qu'à l'origine, l'épreuve de Bari est la conséquence de sa propre détermination, la souffrance de Bari à l'époque moderne lui est imposée de l'extérieur : l'idéologie politique et économique en est la cause. La Corée du Nord qu'elle quitte n'est rien d'autre que l'Enfer conçu par l'idéologie, et les trafiquants d'êtres humains qui embarquent Bari dans un cargo ainsi que les marins qui violent les passagères clandestines représentent la violence du capitalisme planétaire. Le quartier de Lambeth à Londres où s'installe Bari est, selon Ko, l'« endroit qui souffre le plus du néo-capitalisme » (p. 22) : les plus marginalisés[15] s'y réunissent. Ali, mari de Bari, enfermé à Guantanamo parce que son frère s'est converti à l'islamisme radical, et Shang, qui laisse mourir la fille de Bari et lui inflige, par conséquent, la

[11] Traditionnellement, les Coréens pensent que lorsqu'une personne meurt sans dénouer son *haan*, cet *haan* l'empêche de partir au monde des Morts.

[12] Il s'agit plus précisément du chant épique récité par les chamanes. Ce chant, relevant de la tradition orale, raconte le plus souvent l'histoire des Dieux que servent les chamanes. On écrit le mot « chamane » à la forme féminine, car traditionnellement, en Corée, seules les femmes peuvent devenir chamanes.

[13] Son nom (*Barideki*) signifie littéralement « fille abandonnée » : (Bari) vient de (*Beorida*, « jeter, abandonner ») et (*deki*) est un suffixe péjoratif désignant une fille.

[14] La description du chemin d'épreuves varie d'une région à l'autre. La version de la région de Séoul est marquée par l'influence bouddhiste pour souligner la délivrance des âmes souffrantes. Dans ce cas, Bari arrive relativement vite au bout du monde où se couche le soleil, aidée par Buddha et Kshitigarbha. Pourtant, elle doit travailler pendant 9 ans au service du gardien du ciel de l'ouest avec qui elle se marie et fait sept fils pour obtenir les médicaments. Dans le sud-est du pays où le sacrifice des femmes pour la famille était particulièrement prononcé, on met davantage l'accent sur l'expérience féminine de Bari. Elle remplit plusieurs tâches impossibles (de nature ménagère) sur son chemin, au bout duquel elle rencontre le gardien de l'élixir. Elle l'épouse et c'est seulement après la naissance des trois garçons qu'elle peut rentrer à la maison avec l'eau de la vie.

[15] Par la « petite populace marginalisée », In-hwan Ko entend les faibles qui se font écarter du « conflit entre le monde non-occidental et le monde occidental, entre les colonisés et les colons, entre l'islam (la vie périphérique) et le christianisme (l'Occidentalisme) » (p. 25).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

souffrance la plus profonde, sont, tous les deux, victimes de l'idéologie excluante. C'est pourquoi l'eau de la vie que cherche Bari, immigrante illégale d'origine nord-coréenne, en calquant le chemin de Bari légendaire, se mue en « espoir des Autres et du monde[16] » concrétisé à travers la « solidarité des diasporas marginalisées » (p. 25) par l'idéologie dominante. L'imagination transfrontalière permet au *moi* narratif de l'ère où le mythe de l'identité coréenne (comme constance synchronique) ne va plus de soi, de restaurer, à partir du *haan*, l'identité coréenne (comme constance diachronique) désormais ouverte, prenant son plein sens lorsqu'elle est en communion avec le monde.

In-hwan Ko ne néglige pas les critiques adressées à *La Princesse Bari*, qui remet en cause la vision naïve de Hwang, ce dernier privilégiant « le discours de l'identité (identité qualitative) qui met en valeur la pitié et la sympathie » (p. 24), au détriment de la particularité de chaque communauté. Cependant, il apprécie le fait que le roman « fournit un ressort pour [dépasser la frontière coréenne, et, par conséquent,] se transformer en littérature du monde » (p. 25). Or, si *La princesse Bari* prend l'allure d'un véritable récit transfrontalier, c'est moins parce que la violence du monde actuel s'y glisse au sein d'une forme narrative traditionnelle, ainsi que le pense In-hwan Ko, que parce que le *haan* de Bari, sauveuse persécutée des opprimés, représente l'émotion partagée par toutes les minorités défavorisées errant entre les frontières.

En embrassant dans le *haan* le chagrin et l'affliction de tous les marginaux exclus, Bari chante, à la fois coréenne et citoyenne du monde :

> Au bout du ciel de l'ouest / Là où se termine la terre sous le ciel,
>
> Voici les âmes, voici les âmes, / Prisonnières des quatre-vingt-quatre mille enfers,
>
> Toutes ensemble enchaînées, / Celles qui sont gorgées de haine,
>
> Celles qui ont pardonné, / Celles dont c'est le premier séjour en enfer,
>
> Celles dont c'est le deuxième ou le troisième séjour.
>
> Puissiez-vous renaître et vous envoler / À la façon des oiseaux blancs
>
> Vers l'une ou l'autre des neuf couches du ciel !
>
> Puissiez-vous vous libérer et libérer les autres,
>
> Puissiez-vous voler libres, howoi, howoi ! / Puissiez-vous libres voler, howoi, howoi !
>
> *La Princesse Bari*, p. 271.

16 HWANG Sok-yong, 「 」 [*Baridekī*], *op. cit.*, p. 286. *Notre traduction.*

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

***

Lorsque se sublime le *haan* de Bari, causé par la frontière-séparation, s'effondre enfin la frontière moderne réprimant les étrangers minoritaires, la frontière excluante opposant les marginaux entre eux. Puisque dans le dénouement du *haan* sont pardonnés également tous ceux qui ignorent qu'ils sont détenus dans la « prison que l'homme a créée sur cette terre[17] », on peut enfin rêver d'une véritable solidarité par la défrontalisation. Cette vision de Hwang est certes utopique. Pourtant, n'est-ce pas précisément l'apanage de l'imagination littéraire que d'explorer de nouvelles possibilités, en dépit de leur faisabilité dans la réalité concrète, et de proposer une direction ?

17 *Ibid.*, p. 267. Notre traduction.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- L'imagination transfrontalière : nouvelle tendance littéraire & quête d'identité
- Haan, ou l'espace émotionnel de l'imagination transfrontalière
- La Princesse Bari : reconstruire l'identité nationale d'une Corée ouverte sur le monde

AUTEUR

Inhye Hong
Voir ses autres contributions

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.